

SE CACHER POUR SURVIVRE

SOMMAIRE

Préface

1. Le début du cauchemar

2. Le départ d'un long voyage

3. Notre arrivée en France

4. Une reconstruction qui a pris du temps

PERSONNES PRESENTES DANS LE RECIT

Muyire Inaya, grande soeur d'Eric, fille de Myriam

Muhire Myriam, mère d'Inaya et d'Eric

Muhire Eric, petit frère d'Inaya et fils de Myriam

Gladisse, ami d'enfance d'Inaya

Emy et Diane, responsable du Bar

L'homme d'une cinquantaine d'année

Constance, la fille du bateau

Préface

Je m'appelle Muyire Inaya, je suis professeure d'histoire en université et aujourd'hui je vais vous narrer mon histoire à travers ces pages ainsi que l'horreur que j'ai vécu durant le génocide d'avril à juillet 1994.

À cette époque j'avais 14 ans, mon frère âgé de 7 ans et moi habitons au Rwanda, petits pays des « milles collines » dans la région de Kibungo dans la ville de Birenga.

Mon frère Eric, notre mère Muhire Myriam et moi-même vivions dans une petite maison traditionnelle en clayonnage enduit de boue.

Quand à mon père, maman m'avait expliqué qu'il était parti au début de sa grossesse et qu'elle n'avait plus jamais eu de nouvelle.

Maman travaillant toute la journée dans les champs, nous vivions avec très peu de moyens mais cela n'empêchait pas que nous étions très heureux de la vie que nous menions. En effet, maman nous a toujours appris à ne jamais nous plaindre et à nous réjouir de ce que nous possédions car il y avait toujours moins bien que nous. Il est vrai qu'à cette époque, nous avions la chance de suivre un enseignement scolaire.

Cependant, notre vie a pris un tournant en avril 1994 quand les Hutus ont décidé d'exterminer les Tutsis.

A mes frères et soeurs les Tutsi ainsi qu'à mes descendants

Chapitre 1. Le début du cauchemar

Ça y est se sont les vacances de pâques et mon frère et moi devons aider maman à travailler dans les champs, je me lève tôt et rentre tard le soir. On ne mange pas beaucoup mais nous sommes contents de ramener des RWF (franc rwandais), à la maisons. Maman a lu dans le journal que notre président Juvénal Habyarimana a été assassiné.

Une semaines plus tard...

Treize avril 1994, je suis cachée avec Eric dans le sous sol d'un bar, maman nous a dit de ne pas sortir de là t'en qu'elle ne nous fait pas signe. La guerre a commencé déjà depuis 7 jours. J'entends des cris ainsi que des coups de fusils raisonnant dans la ville. Je ne réalise pas vraiment ce qui nous arrive. J'essaie de mettre mes mains tremblantes sur les oreilles de mon petit frère pour lui épargner ces bruits atroces que moi même je n'arrive pas à supporter. Etant terrorisé j'essaie de chanter des chansons douces que maman me récitait le soir. C'est peut paraître bête à mon âge, mais cela me permet d'être dans une bulle de sérénité pendant quelques minutes. Sentant les larmes de mon petit frère couler le long de mes mains, je me demande chaque seconde quand ce cauchemar va se terminer. Il me dit qu'il a peur et qu'il veut rentrer à la maison, je lui répond alors que nous allons jouer à cache cache pour ne pas que les adultes nous trouvent. Sincèrement je ne sais pas s'il croit aux bêtises que je lui raconte mais c'est aussi une manière de me convaincre moi-même que cette situation ne va pas durer et que l'on va bientôt retrouver notre vie d'avant. Après 5 jours caché dans ce sous sol, les propriétaires du bar que nous connaissons très bien car tout les mercredis en rentrant de l'école nous prenions un verre de lait avec les quelques pièces que maman nous donnait chaque semaines, nous ont dit que l'on ne peut plus rester ici car c'est trop risqué et que les Hutus sont à notre recherche. Apparemment ils tuent toutes les personnes sur leurs passages sans pitié, ce sont les paroles que j'ai entendu d'un homme qui racontait les nouvelles du jours à Emy le propriétaire du bar. Je ne sais pas exactement pourquoi mais j'exécute ce que Diane, sa femme me demande. Ne sachant pas où est notre mère, je me dois de protéger Eric, j'attends donc la pleine nuit pour quitter le bar et trouver une autre cachette mal grès l'interdictions de maman.

Il est minuit, j'ai rempli un sac à dos de nourriture, Diane m'a donné une grande bouteille d'eau ainsi que des affaires de rechanges. J'ai peur... mais j'ai pas le choix, je prends mon courage à deux mains et je suis les recommandations que Emy m'a dit avant de partir. Il m'a conseillé de passer par les bosquets pour éviter les Hutus qui errent dans les rues du quartier. Le vent est froid à cette heure-ci et il n'y a que le clair de lune pour nous guider.

J'essaie de ne pas montrer la panique qu'il y a en moi à Éric. Mais c'était voyant comme le nez au milieu de la figure. Nous sortons par derrière et commençons notre évasion. Je prie pour arriver à tant à une cachette avant le lever du soleil. Éric très fatigué ralentit, je décide de lui donner le sac à dos et de le porter sur mes épaules. Je crois bien que c'est l'adrénaline et la peur de mourir qui me fond tenir debout. Marchant pendant plusieurs heures je trouve une petite ferme, épuisée je décide de me cacher dans un étable derrière un tas de foin et m'assoupie.

A mon réveil je compris que nous avons eu beaucoup de chance de tomber sur une bonne famille qui je suppose est Tutsi car nous sommes couvert d'une couverture et qu'il y a devant nous deux verres de lait ainsi que deux tranches de pain. Pendant huit jours, le deal était que l'on devait traire les vaches et ramasser les excréments, en échange on pouvait rester ici et avoir un repas par jour.

Mais le cauchemar recommença car nous devions repartir. A chaque fois c'est pareil, je commence à transpirer comme si je venais de faire un énorme effort, une boule au ventre et la respiration qui s'accélère. Cette nouvelle m'achève psychologiquement car il n'y a pas que physiquement que c'était dur. Cette fois si, les conditions sont pires, la femme qui nous apporte à manger chaque jour nous signale qu'une grande partie de la ville est ravagé et que c'est le désert totale. De plus, les occupants Hutus essaient de cacher les traces de leurs violences, mais c'est surtout pour les journalistes que l'on voit passer de temps en temps donc ils jettent les corps dans des fosses et les recouvrent de terre ou bien ils les brûlent, c'est en tout cas ce qui m'est relaté. Concernant notre survie nous n'avons presque plus de nourritures dans le sac et il nous reste que la moitié de la bouteille d'eau pour le reste de la fugue. Alors c'est reparti, la nuit tombé et nous revoilà seul tous les

deux sur les routes de l'inconnu. Toujours sans nouvelles de maman je commence à perdre espoirs mais je ne lâche pas je veux pas lâcher, je me dois de rester forte pour Éric. Jamais je n'aurais pensé un jour qu'en marchant dans ma ville j'enjambrerais mes camarades de classes ou leurs parents morts sur le sol froid. D'ailleurs Éric, du haut de ses 7 ans ne comprend pas pourquoi toutes ces personnes « dorment » par terre. Je lui raconte alors que c'est parce qu'ils veulent voir les étoiles et qu'après ils s'endorment sur place. Mais ce n'est juste qu'encore un fichu mensonge. Je m'en veux tellement de lui cacher la vérité mais d'un autre côté je m'interdis de lui dire ce qui se passe réellement.

Pendant des dizaines de jours nous enchaînons les cachettes. Je n'arrive pas à croire que nous sommes toujours vivant au vu de tous ces coups de feu que l'on entend chaque jours et de ses cadavres qui jonchent le sol. Perdant peu à peu notre énergie et voyant que la guerre ne s'arrête pas je décide de quitter la ville pour trouver refuge ailleurs.

Nous arrivons à Gatega, petite province rwandaise, ici c'est pire qu'à Birenga, je ne vais même pas décrire les horreur que je vois... Eric et moi avons mis environ 6 jours pour y arriver car nous marchons très lentement, nous nous cachions des que la nuit tombé et on ne faisait pas beaucoup de kilomètre par jour. En arrivant ici comme si Dieu me l'avait mis sur mon chemin, je croise une amie de mon école avec qui je m'entend très bien et qui connaît ma famille car nous vivons à côté depuis que nous sommes nées, d'ailleurs je considère sa mère comme une tante pour moi. Cependant, elle a l'air triste et pas très contente de me voir contrairement a moi qui l'a serre fort dans mon bras. Je ne comprend pas pourquoi, je me pose pas mal de questions... Je vois dans ses yeux beaucoup de désespoir, je commence a m'agacer avec la fatigue et la peur qui me ronge depuis des semaines. D'un coup elle s'effondre en larme et m'annonce une horreur...

Gladis : « Myriam et... (reprend sa respiration) et maman ont rejoint les... les étoiles à cause des Hutu »

Je hurle en moi de toute mes forces, je demande à Dieu pourquoi moi, pourquoi maman, pourquoi nous!

On m'avait pris ma ville, mes souvenirs, ma maison, mon école, mon parc et maintenant la femme qui comptais le plus a mes yeux ma maman. Mais je n'est même pas eu le temps de pleurer qu'un homme nous a appelé en chuchotant venant d'un hangar et nous fais signe de venir. On s'y précipite encore une fois par peur de mourir parce que chaque aide qu'on nous propose on l'a prend s'est même dangereux car c'est des inconnu mais l'instinct de survie dans ce moment de terreur prend le dessus. Nous étions dorénavant trois dans la même galère : Gladis, ma copine d'enfance, Eric et moi... et cette homme d'une cinquantaine d'année qui je crois bien, venait à notre secours. Il nous annonce qu'il a des contacts qui peuvent nous permettre de rentrer sur le territoire français et que dans quelques jours un camion viendrais nous chercher.

Chapitre 2. Le départ d'un long voyage

Nous voilà donc avec mon frère, nos derniers moments sur les terres rwandaises, je ne savais pas si je devais être contente de quitter ce massacre ou bien triste de quitter ma terre, là où j'ai grandi, là où ma famille et mes ancêtres ont vécu, là où j'ai passé une partie incroyable de ma vie malgré la tournure qu'elle a eu. Même pas le temps de profiter un dernier instant, que l'homme qui nous avez pris sous son aile, viens nous dire qu'il est temps de partir. Nous voila donc dans une camionnette ou il y a déjà une dizaine de familles, je ne me sent pas a ma place, je suis serré et je n'est aucune idée de ce que he vais devenir... et ne plus rien contrôler de ma vie me fait extrêmement peur.

C'est parti, nous allons traverser illégalement la frontière entre le Rwanda et La Tanzanie. Nous avons toujours peur de nous faire attraper, et qu'on nous renvoie au Rwanda mais nous gardons toujours un espoir de pouvoir recommencer une nouvelle vie loin de ce pays. Une fois la frontière traversée, nous devons traverse toute la Tanzanie. Le voyage est long et dur, nous sommes encore dans cette petite camionnette tous entassés, fatigué, avec des bébés qui pleurent, et des familles qui prient pour arriver sain et sauf.

Cette traversé a duré un jour et demi, c'est difficile, mais avec Eric nous avons pu rencontrer d'autres familles qui sont là avec nous, avec à quelques choses près la même histoire et nous cherchons tous à fuir le même conflit, cela m'a fait du bien, depuis que j'ai perdu maman, je me sent seule avec mon frère, et là c'est comme si j'avais une nouvelle famille qui porte le même poids et les mêmes douleurs que moi. C'est bizarre a dire mais je retrouve une lueur d'espoir et ma boule au ventre que j'avais depuis le début s'estompe peu a peu. Arrivée au port de Tanga, toujours dans l'illégalité, on nous a tous entachés dans des bateaux qui sont censés nous ramener directement en France. Je pensais qu'après avoir traversé la Tanzanie le plus dur serait passé, mais le vrai voyage viens juste de commencer. Je suis jeune, et je ne peut pas retenir tout les endroits exactes de par ou nous passons car ne n'avais auparavant jamais quitté ma terre, mais je sais qu'il parle de l'océan Indien. Pendant le voyage, les conditions sont horribles, nous n'avons que très peu à manger, des bébés pleurent, d'autres veulent se jeter à la mer, d'autres crient famines et certains prient pour arriver au plus vite et en toute sécurité. En parlant de sécurité je ne vais pas vous mentir qu'elle n'était pas présente. Les hommes chargés de nous se sont contentés de nous balancer dans des bateaux, et nous envoyer. Mais j'ai essayé de ne pas me plaindre et d'être reconnaissante de se qui m'arriver et de la chance que j'avais de pouvoir quitter le Rwanda, de plus je ne suis pas séparé de mon frère, comparé à certains qui ont dû quitter leurs seul proche, ou bien toute leur famille. Je pense que le voyage a duré environ une quinzaines de jours, nous faisons beaucoup d'arrêts, parfois nous prenons des personnes, ce qui a ralenti énormément le voyage et nous a fait perdre énormément de temps. Mon frère, il préfère rester silencieux, il ne m'a pas adressé un mot depuis le début du voyage, je ne pense pas avoir fait quelque chose de mal ni même pris une mauvaise décision juste il a peur et ne veut pas me dire ce qui ressens. J'ai aussi rencontré une fille qui avait à peu près mon âge, elle occupé mes journées on se raconter notre vie, notre passé, nos douleurs et nos joies quand ils y en avaient. Elle s'appelait Constance si vous voulez tout savoir. Elle m'a raconté que sa mère était rwandaise et son père français, et que dès que son père a appris pour cette guerre, que dis je ce massacre, il a tout fait pour que sa fille et sa femme puissent le rejoindre en France. Mais, car il y a toujours un mais, sa mère a été attrapée et tuer devant ses yeux un jour avant le voyage. Je me suis beaucoup retrouvée en elle, et je me suis aussi beaucoup comparé à elle. Nous étions toutes les deux dans la même situation, mais la seule différence c'est que moi je n'avais pas de père. J'ai beaucoup imagine comment devait être une vie avec un père. Et je me suis demandé où j'en serai, où nous en serions, si j'avais eu un père ou du moins un père présent. Cinq jours plus tard, même si les détails de ce voyage sont flous pour moi je me souviendrai toute ma vie du jour où l'homme qui nous dirigeait, nous a crié « ARRIVÉE AU PORT DE MARSEILLE ! ». Le sourire que j'avais ce jour je ne l'oublierai jamais, mon coeur bateau, une poussé d'adrénaline pris le dessus sur moi et pour une fois et depuis plusieurs jours, mon frère était rassuré et avait ce sourire innocent sur le visage. J'étais soulagée et heureuse de me dire qu'en descendant de ce bateau une nouvelle vie s'offrirait à Eric et moi.

Chapitre 3. L'arrivée en France

Enfin arrivés en France, un soulagement de voir un pays sans guerre et paisible, en effet ce calme m'a manqué. Nous sommes à Marseille, je suis si heureuse c'est une ville si belle, la mer, le soleil, des sourires et des rires partout autour de moi. Mais il ne faut pas que je me laisse aller, certes nous sommes sein et sauf mais sans rien, ni argent, ni habitat, ni vêtement rien ! Alors j'ai une responsabilité immense sur le dos, et surtout j'ai mon frère avec moi à qui j'ai promis une meilleure vie. Nous sommes arrivés en fin d'après-midi, la nuit est très vite tombée. Je pense bien que nous allons dormir dehors ce soir, en plus nous sommes près de la mer le vent est froid, je m'en veux de faire subir cela à mon frère et pour je ne sais combien de temps encore, alors que je lui ai promis la vie tranquille. Plus tard, en marchant j'ai trouvé un petit abri de bus près de là, je me suis posé, j'enlève ma veste pour pouvoir couvrir Éric avec l'espoir qu'il n'ait pas trop froid durant la nuit. La journée m'a exterminé je me suis directement endormie. Quand soudain une lumière me tape sur le visage, j'ouvre les yeux et je vois une femme me dire de me lever. On se lève et on l'a suivie, elle n'a pas l'air dangereuse c'est bien pour ça que je ne me suis pas posé de question, elle a l'air très gentille et très douce. En marchant elle m'explique qu'elle fait partie d'une association, et que moi et Éric sommes mineurs. Enfin arrivé je vois que des gens très accueillants, ils ont pris mon frère et il est parti avec une famille qui était venue exprès pour accueillir des rescapés. A ce que j'ai compris, ils étaient au courant de notre venue. Je ne vous ment pas que je n'avais pas totalement confiance, de plus je ne comprenais pas pourquoi il me séparait de mon frère. Mais ne m'a rien dit... je suis restée silencieuse, après un dernier adieu je me suis retournée et l'ai laissé partir. Encore un déchirement pour moi, je suis maintenant seule face à moi-même.

Quelques heures après, une femme vient me réveiller. Elle m'emmène dans une pièce qui est le bureau du directeur, nous parlons tout les trois pendant une bonne heure je dirais. Pendant cette entrevue je me suis mise à pleurer plus d'une fois, les larmes ne pouvaient pas se retenir. Même s'ils sont compatissants et qu'ils emploient des mots pas trop durs, les faits n'étaient quand même pas agréables. Cependant il m'annonce que je vais être logée et nourrie dans un internat. Ils m'ont aussi trouvé une école. Je n'ai jamais vue de ma vie des personnes aussi accueillantes et avec un aussi gros cœur, une bienveillance et un sourire incroyable. Mon cœur est rempli de joie, même si je sais que le chemin est encore plein de ronces et que nos premiers mois en France seront rudes, surtout en étant séparé d'Eric mais j'ai l'espoir de le retrouver plus tard. Je retiens que ces personnes en une nuit m'ont donné un courage qui va aller me permettre d'affronter tous les obstacles possibles. Je fini par m'endormir sur le banc avec la conscience enfin tranquille, je souffle un bon coup, et ferme les yeux pour la première fois dans ce nouveau pays, cette nouvelle vie.

Les premiers mois à l'école n'ont pas été faciles, entre regards persistants et moquerie par rapport à ma couleur de peau je l'ai assez mal vécu mais encore une fois je m'estimais heureuse d'être en vie. Mais maman me manque terriblement et j'en voulais au Hutu, j'étais très en colère...

Je vous épargne toute ma période collège, lycée et prépas... Avec mes facilités, j'ai pu y arriver au niveau scolaire mais le psychologique ne suivait pas toujours. J'ai quand même obtenue tous mes diplômes: brevet, baccalauréat et même le permis! Pendant toutes mes scolarités je travaillais le week-end et les vacances pour me faire de l'argent. Et me voilà maintenant professeur d'histoire en université.

Chapitre 4. Une reconstruction qui a pris du temps

Et bien nous revoilà, 30 ans plus tard, toujours la même Inaya, avec la même histoire, et la même mémoire. Depuis toutes ces années en France j'ai pu énormément évoluer, j'ai pu intégrer une école grâce à une association et un foyer qui m'ont accueilli à bras ouvert quand je suis arrivée. J'ai essayé de m'intégrer comme j'ai pu. Ce fut très difficile de se reconstruire après tout ce que j'ai vécu. Par exemple, à la sortie de l'école, dans la rue, les parcs, partout, je ne voyais que des familles, des personnes réunies qui vivaient et souriaient ensemble, leurs vies avaient l'air si parfaites et même si elles ne l'étaient pas, ils avaient leurs familles et proches pour se soutenir entre eux. Cela a créé un énorme manque et je ne dit pas qu'aujourd'hui c'est devenu facile pour moi, mais je vois la vie autrement. Je ne remercierai jamais assez le bon Dieu de nous avoir préservé Eric et moi. Ça a été très difficile de comprendre, de méditer sur mon passé ce qui m'est arrivée. Car, en effet cette guerre, ce génocide si je peut me permettre m'a détruit moi, ma famille et tout mes frères Tutsi. Ces atrocités qui ont été faites dans l'assourdissant silence des puissants de ce monde, qui n'avaient pourtant rien ignoré de ce qui se tramait, ni la minutieuse préparation du crime, ni l'assassinat qui le déclencha, l'attentat qui coûta la vie au président du Rwanda et à son homologue du Burundi, ni l'impuissance des Casques bleus.

Revenons-en au fait comme je l'ai dit précédemment, j'ai pu obtenir mon baccalauréat et intégrer une grande école. Aujourd'hui j'ai acquis les compétences nécessaires pour pouvoir écrire et partager mon vécu. J'ai toujours pensé le faire et ce, depuis le premier jour du terrible génocide. Depuis le début de ce calvaire je me suis demandée comment deux frères, deux voisins, qui ont tout partagé ensemble, ont pu devenir les pires ennemis du monde. Je me suis toujours demandé comment l'Homme peut arriver à faire du mal à ce point à son frère humain, en ayant conscience de ce qu'il faisait, des vies qu'il retirait et des familles qu'il détruisait. Aujourd'hui j'ai réussi à m'en sortir, dans un pays qui m'a aidé depuis maintenant 30 ans, un pays qui est devenu une très grande famille pour moi, mais malgré mon « bonheur » et celui de mon frère que j'ai retrouvé avec des semaines de recherches, je ne peux m'empêcher de penser à mes frères et sœurs qui ont été tués, massacrés ou torturés ou qui ont vécu la même choses que moi mais sans échappatoire et qui aujourd'hui doivent vivre avec les meurtriers de leurs familles. Les hommes sont capables de faire des merveilles mais aussi des pires folies, le bonheur ne dure qu'un temps, je l'ai toujours dit... Mais le malheur aussi...